

Images du réel

Number 254, May–June 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (254), 54–58.

AMERICANO

Voyage au pays de l'autre

Americano, c'est le carnet de voyage d'un nomade dont l'autre est le pays, dont la défense des oubliés est la morale, dont la poésie et la philosophie sont la langue. Né d'une idée du producteur Sylvain L'Espérance (documentariste d'*Un fleuve humain*), le dernier documentaire de Carlos Ferrand est un périple lucide et personnel qui nous conduit de la Terre de Feu à l'Arctique à la rencontre de différents visages de l'Amérique.

DOMINIC BOUCHARD

Au cours des 35 dernières années, Carlos Ferrand, Québécois d'origine péruvienne, a acquis une riche expérience à titre de réalisateur, de scénariste et de directeur de la photographie. Il a réalisé plus d'une quarantaine d'œuvres filmiques et vidéographiques, dont *Cimarrones*, *Il parle avec les loups*, *Casa Loma : Journal de bord*, puis a photographié une cinquantaine d'œuvres, telles que *Les Dames du 9^e*, *L'esprit des lieux*, *Dans les villes* de Catherine Martin, *Du Pic au Cœur* de Céline Baril et *La Manière des Blancs* de Bernard Emond. Dans *Americano*, Ferrand allie ce savoir-faire professionnel à son parcours personnel pour développer un point de vue intelligent sur son continent, sur notre continent. Les qualités humanistes et cinématographiques de ce long métrage sont manifestes. Ce n'est donc pas étonnant que cette œuvre ait été lauréate du Prix québécois du documentaire engagé au FFDPM et du Prix de la meilleure image aux RIDM en 2007.

C'est sans doute le savant équilibre entre journal intime et carnet politique qui fait d'*Americano* un documentaire si fascinant.

La démarche poursuivie dans *Americano* est à la fois simple et porteuse : exposer, à travers des amitiés, ce que peut être l'américanité. Dans ce contexte, le documentaire nous invite à réfléchir sur une double question : comment habiter un territoire travaille-t-il l'identité ? Et comment une identité peut-elle façonner un territoire ? D'une certaine façon, Ferrand renoue avec ce qu'était la carte géographique avant l'époque moderne, c'est-à-dire, pour reprendre une idée du penseur Michel de Certeau, non pas un relevé topographique, mais le récit d'un parcours. Par sa relation privilégiée avec le réel, la forme documentaire s'avère un moyen particulièrement efficace pour dépeindre une géographie qui a, ici, pour principal relief des vies humaines.

L'altruisme est une figure récurrente dans le cinéma de Ferrand. Dans *Americano*, cette disposition à s'intéresser à autrui devient, en plus d'une attitude personnelle, une charpente pour le film, voire une méthode documentaire. Ferrand voyage léger. Caméra numérique à la main, il part à la rencontre de ses amis américains. Chaque personne possède son vécu, chaque pays a son histoire et c'est en glanant dans la vie des autres que le documentariste bâtit le portrait vidéographique de son continent. Chemin faisant, il dépeint une géographie humaine pour le moins riche et diversifiée. Le montage linéaire se fait discret, mais il sert particulièrement bien l'esthétique du parcours et souligne par de courtes séquences de transition

chaque étape du périple. Ferrand filme ceux qu'il aime avec tendresse et compassion; expose le combat des uns et la détresse des autres. Qu'ils soient écologistes, cinéastes, féministes ou chasseurs, les intervenants offrent tous une porte d'entrée originale sur l'histoire, la culture et la réalité sociale de leur pays.



À la manière d'un portrait vidéographique

Le documentariste propose une narration douce et intelligente qui nous invite à méditer les très belles images qu'il a filmées. Il multiplie les points de vue sur son sujet, tout comme il multiplie les niveaux de lecture. Toujours, la réalité se double d'un regard critique. Un des thèmes dominants du film est l'ethnocide. Des Selk'Nam de la Terre de Feu aux Inuits de la terre de glace, le film traite de la disparition provoquée des cultures ancestrales. C'est sans doute le savant équilibre entre journal intime et carnet politique qui fait d'*Americano* un documentaire si fascinant.

Dans l'Amérique de Carlos Ferrand, beaucoup reste à faire pour que tous les peuples, toutes les cultures, tous les individus cohabitent respectueusement. Mais ce portrait socio-géographique se garde bien d'être accusateur, préférant valoriser une posture humaniste basée sur le respect et le dialogue; une attitude des plus pertinentes en cette ère de cohabitation mondiale.

■ Canada [Québec] 2007, 110 minutes — Réal. : Carlos Ferrand — Images : Carlos Ferrand — Mont. : Dominique Sicotte — Mus. : Kevin Dean — Son : Catherine Van der Donckt — Avec : Fortunata Gomez, Pablo Perelman, Carol Cruickshank, Elisapi Ishulutak — Prod. : Sylvain L'Espérance — Dist. : Les Films du 3 mars.

UP THE YANGTZE

Le prix de la modernité

À Amsterdam, Sundance et Thessalonique, les gens ont longuement applaudi *Up the Yangtze*, deuxième documentaire du doué Yung Chang, un Canadien d'origine chinoise ayant opté pour le climat de production du Québec malgré de solides assises new-yorkaises. Les comparaisons flatteuses de cette odyssée dans le ventre de la modernité chinoise avec *Gosford Park* et *Hearts of Darkness* réduisent quelque peu la portée d'une œuvre au regard sûr et à l'ambition bienvenue dans la nouvelle production documentaire québécoise tournée vers le monde.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Si le Nil a ses pyramides et son haut barrage d'Assouan, le Yangzi Jiang (littéralement « fleuve bleu »), qui traverse plus de 6 000 km en République populaire de Chine, a désormais son barrage au confluent des Trois-Gorges, projet pharaonique s'il en est un. Pris avec un grave problème d'eau potable, 50 millions de Chinois s'en remettent toujours aux ressources du troisième plus grand fleuve du monde pour préserver la culture du blé, du coton et du riz qui fait vivre les régions avoisinantes. Le projet industriel de ce barrage est devenu à la fois fantasme et objet d'incrédulité dès ses premières ébauches dans les années 1920 — des Canadiens furent d'ailleurs mis à contribution 60 ans plus tard après que les autorités chinoises eurent rejeté les hypothèses pessimistes d'experts américains, jusqu'à sa mise en chantier en 1993 —, celui-ci doit prendre fin en 2009.

Pendant que la caméra de Shi Qing Wang conserve une distance respectueuse de ces paysans dépaysés... des personnages forts émergent rapidement de ce bouillon sociotechnologique

Le prix de la modernité est devenu toutefois fort élevé pour les populations riveraines, et plusieurs environnementalistes ont décrié l'impact de la crue des eaux, des inondations plus importantes qu'auparavant en raison des séismes fréquents dans la région, mais surtout de l'engloutissement irréversible d'une zone fertile où sont cultivés 40 % des produits agricoles du pays. Au-delà du désastre écologique appréhendé, le problème le plus immédiat demeure l'expropriation des habitants de villages entiers, qui seront détruits par les flots et qui emporteront avec eux les souvenirs de plusieurs générations, des artefacts et un véritable bout de pays.

Yung Chang a passé quatre ans à compléter ses recherches à la suite d'un voyage déterminant en 2002 avec sa famille dans cette région, avec l'espoir de rescaper quelques témoignages des 200 millions de Chinois obligés de refaire leur vie au nom d'un progrès qui ne se soucie guère d'eux. Né au Canada, Chang a bercé l'illusion de retrouver dans leurs existences à l'ancienne l'écho enjolivé du pays de ses parents; entre deux entrevues, l'objet de sa fascination portera plutôt, à sa grande surprise, sur un bateau de croisière de luxe remontant le Yangzi jusqu'au barrage avec à son bord des touristes étrangers, dont plusieurs Canadiens avides de dépaysement sans vouloir se mêler à la population locale. Si le contraste entre l'entreprise de charme à l'occidentale et le drame se jouant à ciel ouvert frappe



Le Yangzi, pris avec un grave problème d'eau potable

d'abord l'imagination, un autre rapport culturel s'impose plus discrètement dans les espaces de service du bateau, où plusieurs des enfants des familles déportées, travaillant pour la compagnie maritime, apprennent les politesses d'usage de leur clientèle fortunée et demeurent ainsi un peu plus longtemps captifs d'un corridor naval dans lequel tous les malheurs semblent s'acharner à se déverser.

Alors que la majesté du décor de *Up the Yangtze* appelait naturellement la démesure, le Werner Herzog en soi, Yung Chang n'ira pas jusqu'à tenter de faire passer le navire de croisière par-dessus le barrage des Trois-Gorges, parfaitement conscient que le joyau de son expédition scintille dans ces panoramiques de regards médusés devant une situation dont l'absurdité dépasse l'entendement. Pendant que la caméra de Shi Qing Wang conserve une distance respectueuse de ces paysans dépaysés, au bord des larmes, dans les herbes hautes longeant le fleuve comme dans les cuisines du cirque maritime, des personnages forts émergent rapidement de ce bouillon socio-technologique, dont Jerry Bo Yu Chen, symbole des garçons uniques sans peur et sans reproche voulant s'occidentaliser le plus rapidement possible, et les Yu, une des millions de familles subissant les dommages collatéraux du nouvel orgueil hydraulique des autorités chinoises.

Par-delà ses qualités manifestes, *Up the Yangtze* creuse encore plus la niche qu'est en train de développer la boîte anglophile EyeSteelFilms dans le documentaire. À titre d'exemples, *S.P.I.T.*, *Chairman George* et le court métrage québécois *The Colony*.

■ **SUR LE YANGZI / YAN JIANG ER SHANG** — Canada 2007, 93 minutes — Réal. : Yung Chang — Scén. : Yung Chang — Images : Shi Qing Wang — Mont. : Hannele Halm — Mus. : Olivier Alary — Son : Cory Rizos, Kyle Stanfield — Participants : Jerry Bo Yu Chen, Campbell Ping He, Cindy Shui Yu — Prod. : Mila Aung-Thwin, John Christou et Daniel Cross (EyeSteelFilms), Germaine Wong (ONF) — Dist. : ONF.

TAXI TO THE DARK SIDE

Une route sans balises menant dans l'horreur

Un taxi roule sur une route désertique d'Afghanistan. Le 1^{er} décembre 2002, Dilawar, chauffeur, est arrêté par des militaires afghans et transféré à la prison située à l'aéroport militaire américain de Bagram. Cinq jours plus tard, il est mort. À partir de ce cas d'espèce, le réalisateur Alex Gibney mène une enquête systématique sur l'introduction de la torture dans les méthodes d'interrogation américaines, ce qui lui a permis de gagner le récent Oscar du long métrage documentaire.

LUC CHAPUT

Réalisateur du déjà remarqué **Enron: The Smartest Guys in the Room**, qui décortiquait les manœuvres qui ont permis de créer ce désastre financier, Alex Gibney a été aussi producteur exécutif du film **No End in Sight** et producteur et scénariste de **The Trials of Henry Kissinger**, d'après le livre de Christopher Hitchens, autres œuvres qui montrent son intérêt pour les droits de la personne et sa propension à mener des enquêtes fouillées sur des sujets qui fâchent.



L'enfer de la *Divine comédie* de Dante

Enquête policière, le film est aussi un remarquable exposé sur la nécessité pour le haut-commandement militaire d'émettre des ordres précis sur la pratique à suivre concernant les prisonniers, sinon ils pourraient eux-mêmes être accusés de manquement à leur devoir.

Le film est construit en chapitres qui se répondent mutuellement et qu'on pourrait comparer aux cercles concentriques de l'Enfer de la *Divine Comédie* de Dante. À partir des reportages de deux journalistes du *New York Times*, Tim Golden et Carlotta Gall, le cinéaste, en interviewant des soldats accusés de la mort de Dilawar et un codétenu sur des images inédites des conditions de détention, dépeint vers quels retranchements psychologiques et physiques les brutales méthodes d'interrogation pouvaient mener. Il met plus tard en pièces l'idée selon laquelle ces actions étaient le fait de quelques pommes pourries (*few bad apples*), pour reprendre l'expression maintes fois répétée par la hiérarchie. En interviewant des spécialistes

de l'histoire de la torture et des membres de l'administration judiciaire américaine et en accolant à ces interviews des images d'archives significatives provenant des recherches universitaires sur la privation sensorielle (*sensory deprivation*), il remonte la chaîne de commandement jusqu'au vice-président Dick Cheney au moins, et à son intervention à « Meet the Press » de NBC, où il employa l'expression *dark side*¹ (côté sombre) qui fait partie du titre. Cheney y annonce que les militaires et services secrets américains prendront tous les moyens pour poursuivre, capturer et punir les coupables.

Enquête policière, le film est aussi un remarquable exposé sur la nécessité pour le haut-commandement militaire d'émettre des ordres précis sur la pratique à suivre concernant les prisonniers, sinon ils pourraient eux-mêmes être accusés de manquement à leur devoir. Certains juristes du gouvernement, tels Alberto Mora², ont rapidement protesté contre l'interprétation très large des pouvoirs réservés à l'exécutif par la Constitution en temps de guerre, qui risquait de cautionner ces abus. De plus, des témoignages d'interrogateurs spécialisés, tels Jack Cloonan et le père du réalisateur, montrent l'inutilité de la torture et les dangers de faux témoignages qu'elle peut souvent susciter. En alternant images d'archives, renseignements statistiques et entrevues avec des témoins ou acteurs des diverses étapes de ce processus décisionnel qui a mené à des actes répréhensibles de soldats au nom de la défense de la liberté, le film, malgré l'emploi d'une musique insistante, est un puissant appel à la vigilance en faveur des droits de la personne.

À la fin, un taxi roule sur une route désertique d'Afghanistan, puis roule dans Washington et passe devant les monuments et édifices de cette ville où sont prises des décisions qui ont un impact direct sur la vie de quidams éloignés.³

¹ Cet emploi de *dark side* a mené de plus en plus de commentateurs et blogueurs américains à utiliser le surnom de « Darth Cheney », en référence au personnage emblématique de Darth Vader dans **Star Wars**, pour décrire l'influence du vice-président sur la politique américaine.

² Sur ce sujet plus précis, voir *Bush's Law: The Remaking of American Justice* d'Eric Lichtblau et l'article « Memo: Laws Didn't Apply to Interrogators » de Dan Eggen et Josh White.

http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2008/04/01/AR2008040102213_pf.html

³ Au cinéma, on le voit bien dans des films de fiction réalistes, tels **L'Aveu**, **The Name of the Rose** ou **The Crucible**.

■ États-Unis, 2007, 106 minutes — **Réal.**: Alex Gibney — **Scén.**: Alex Gibney — **Images**: Maryse Alberti, Greg Andracke — **Mont.**: Sloane Klevin — **Mus.**: Ivor Guest, Robert Logan — **Son**: Felix Andrew, Margaret Crimmins, Greg Smith — **Avec**: Dilawar, Moazzam Begg, Willie Brand, Jack Cloonan, Damien Corsetti, Ken Davis, Carlotta Gall, Tim Golden, Scott Horton, Tony Lagouranis, Carl Levin, Alfred McCoy, Alberto Mora, Anthony Morden, Glendale Walls, Lawrence Wilkerson, Tim Wilner, John Yoo — **Narr.**: Alex Gibney — **Prod.**: Alex Gibney, Eva Orner, Susannah Shipman — **Dist.**: Séville.



AU PAYS DES COLONS

Le cinéaste Denys Desjardins nous entraîne avec ce documentaire dans la colonisation de l'Abitibi. Mais qu'est-ce que l'Abitibi ? C'est un rêve devenu pour beaucoup un véritable cauchemar. La crise des années 30 et son corollaire de misère forcent des milliers de familles québécoises à aller défricher une région inhospitalière.

Les gouvernements et le clergé s'unissent pour organiser le transport et l'installation de plus de 80 000 colons. De la ville à la campagne, les départs sont orchestrés au son d'une symphonie patriotique dans laquelle Ephrem Lalancette, père de famille à la recherche d'une vie nouvelle et bon catholique, est prêt à coloniser ce nouveau territoire pour « sauver la race canadienne-française ».

Des arbres solitaires et perdus, des terrains déchiffrés par des mains bosselées et, là-bas, une ferme : nous sommes en Abitibi, sur les terres de Hauris Lalancette, 73 ans, colon, cultivateur et politicien. Souvenons-nous, c'était une figure légendaire du cycle abitibien des films de Pierre Perrault. À lui seul, il incarne le drame qui se joue dans l'arrière-pays. Tout témoigne du système colonial et de ses effets pervers dans ce coin du Québec. Les autobus scolaires sont vides. Le futur de la petite colonie est sur le fil du rasoir. Soutenu par ses enfants encore attachés au pays, Hauris tente de combattre l'inévitable déclin de la région.

Denys Desjardins nous fait découvrir l'imaginaire de tout un peuple à travers le regard de ce citoyen imposant. Hauris devient l'icône d'un combat collectif. Le pauvre contre le riche. Le dépossédé contre le possédant.

Denys Desjardins signe également ici un documentaire sensible et éloquent. Entre le passé, le présent et l'avenir, les images défilent comme un avertissement. Déjà avec *La dame aux poupées*, Desjardins montrait sa fascination pour le cinéaste Pierre Perrault. Il pénètre dans l'univers particulier de la fille de Marie et d'Alexis Tremblay, les célèbres personnages de **Pour la suite du monde**.

En utilisant le patrimoine cinématographique légué par les cinéastes québécois qui se sont intéressés à l'Abitibi, Denys Desjardins réalise une œuvre poignante et utile. Parce qu'il réussit à soulever avec talent les questions fondamentales sur le développement des régions. **Au pays des colons** ne possède rien de moins qu'un discours universel.

ISMAËL HOUDASSINE

■ Canada [Québec] 2007, 75 minutes — **Réal.** : Denys Desjardins — **Images** : Denys Desjardins — **Montage** : Éric Robichon — **Avec** : Hauris Lalancette, Dany Lalancette, Laurie Lalancette, Monique Flamand-Lalancette — **Dist.** : ONF.

JOE STRUMMER : THE FUTURE IS UNWRITTEN

Des personnes parlant autour de feux de camp sont filmées dans divers endroits de la planète. Une voix présente à intervalles réguliers des extraits de musique du monde sur une chaîne radio de la BBC. Le réalisateur Julien Temple réunit dans ce film, de manière sensée, ces deux éléments pour montrer l'impact de John Graham Mellor, plus connu sous le nom de Joe Strummer, leader du groupe The Clash.

Né en 1952 dans une famille de diplomates britanniques, John Graham Mellor est devenu Joe Strummer dans les années 1970 et les témoignages de ses parents et amis de jeunesse placés autour d'un des dits feux de camp permettent de comprendre son éducation musicale éclectique et sa rencontre avec le système éducatif britannique, qui a des similitudes avec *If...* de Lindsay Anderson. Certains événements, tel le suicide de son frère, sont rapidement esquissés.

Julien Temple, par ailleurs réalisateur fameux de vidéoclips et de longs métrages sur l'époque rock, tel **Absolute Beginners**, navigue magistralement dans les dédales de constitution et destruction de groupes musicaux : conflits de personnalité, vraies et fausses rumeurs, etc. Des témoignages glanés d'archives ou d'entrevues précises se rajoutent aux impressions d'autres personnes souvent anonymes agglutinées autour d'un autre feu de camp.

Même la ribambelle quasi interminable de personnalités apporte son lot de commentaires pertinents qui s'ajoutent à l'analyse de textes souvent pointus sur l'état du monde que sont certaines de ses chansons. Les passages à vide de l'auteur-compositeur-interprète sont bien illustrés par des archives de périodes d'enregistrement. Le réalisateur, en éparpillant judicieusement les extraits de l'émission de la BBC, montre la place que Strummer a eue dans la prise de conscience de la diversité musicale qui pouvait s'offrir à nous.

Biographie à teintes multiples d'un homme mort trop tôt, ce film est aussi un hommage par le biais de ces feux au festival de Glastonbury auquel Strummer avait quelquefois participé et auquel Temple a déjà consacré un documentaire.

LUC CHAPUT

■ Irlande / Grande-Bretagne, 123 minutes — **Réal.** : Julien Temple — **Scén.** : Julien Temple — **Avec** : Joe Strummer, Mick Jones, Nick Headon, Terry Chimes, Iain Gillies, Alasdair Gillies, Gaby Holford, Luce Mellor, Bono, Damien Hirst, Joe Ely, John Cusack, Johnny Depp, Matt Dillon, Jim Jarmusch, Martin Scorsese, Sara Driver, Flea, Courtney Love Cobain, Steve Buscemi, Zander Schloss. — **Contact** : IFC Films.



SPIRIT OF THE MARATHON

Le marathon constitue l'une des épreuves sportives les plus exigeantes qui soient. Bien que le triathlon soit plus éprouvant et que le décathlon nécessite une plus grande polyvalence, la course de fond suscite l'admiration et la crainte. C'est de ce double rapport que le réalisateur Jon Dunham, qui avait déjà consacré **No Distance Too Far** en 2002 au cyclisme de route, a voulu témoigner avec **Spirit of the Marathon**, un documentaire à la gloire de l'effort déployé par les participants du Marathon de Chicago, la quatrième épreuve la plus importante au monde. Objet d'une projection unique en numérique par satellite, une tendance encore balbutiante dans les multiplexes d'Amérique du Nord, le film était pourtant taillé sur mesure pour le petit écran ou la distribution DVD de par sa cinématographie peu appliquée, son exposition démocratique des participants et son évolution en crescendo.

En fait, **Spirit of the Marathon** s'apparente aux propositions comme on en retrouve par dizaines sur les chaînes spécialisées telles ESPN ou NFL Network, une ode au dépassement de soi et aux vertus de la compétition. Il faut dire que le marathon est le sport tout indiqué pour aborder la façon dont l'esprit d'une tradition antique peut être remanié pour épouser des valeurs proprement américaines. Les 42,195 km de la discipline rappellent la distance entre Marathon et Athènes, parcourue selon la légende par le messager grec Phidippides pour annoncer la victoire contre les Perses en 490 av. J.-C. Après un cours d'histoire exécuté en coup de vent, le film s'intéresse autant aux champions olympiques, comme l'Américaine Deena Kastor, qu'aux légendaires fondeurs kenyans et aux amateurs de tout âge interpellés par cet événement paradoxal, qui exige des qualités quasi surhumaines tout en donnant l'impression de rester à la portée de tous.

Au-delà de leurs aspirations et préparations personnelles, ceux-ci font état avec enthousiasme de leurs petits et grands sacrifices quotidiens pour atteindre le fil d'arrivée. Si l'humour et l'inspiration sont au rendez-vous, on ne peut pas en dire autant de la méthode; Dunham se serait intéressé à la pêche au brochet ou aux compétitions de fers que la réalisation, à la limite du publiereportage, serait demeurée la même.

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ États-Unis 2008, 104 minutes — Réal.: Jon Dunham — Contact: Calico 1880.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ
VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE
À VOTRE SERVICE

samurai

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samurai@videotron.ca
www.samurai.ca